

MICHEL MOHRT

de l'Académie française

Les dimanches de Venise

nrf

GALLIMARD

75F
34450dis 3196

DU MÊME AUTEUR

Romans

- LE RÉPIT (Albin Michel, 1945).
MON ROYAUME POUR UN CHEVAL (Albin Michel, 1949).
LES NOMADES (Albin Michel, 1951).
LE SERVITEUR FIDÈLE (Albin Michel, 1953).
LA PRISON MARITIME, *grand prix du roman de l'Académie française* (Gallimard, 1961).
LA CAMPAGNE D'ITALIE (Gallimard, 1965).
L'OURS DES ADIRONDACKS (Gallimard, 1969).
DEUX INDIENNES À PARIS (Gallimard, 1974).
LES MOYENS DU BORD (Gallimard, 1975).
LA GUERRE CIVILE (Gallimard, 1986).
LE TÉLÉSIÈGE (Gallimard, 1989).
UN SOIR, À LONDRES (Gallimard, 1991).
ON LIQUIDE ET ON S'EN VA (Gallimard, 1993).

Essais

- LES INTELLECTUELS DEVANT LA DÉFAITE DE 1870 (Buchet-Chastel, 1942).
MONTHERLANT, « HOMME LIBRE » (La Table Ronde, 1989).
LE NOUVEAU ROMAN AMÉRICAIN (Gallimard, 1955).
L'AIR DU LARGE, *grand prix de la Critique littéraire* (Gallimard, 1970).

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LES DIMANCHES DE VENISE

MICHEL MOHRT

de l'Académie française

LES DIMANCHES
DE VENISE

nrf

GALLIMARD

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
vingt exemplaires sur vélin pur chiffon de Lana
numérotés de 1 à 20.*

© *Éditions Gallimard, 1996.*

J'ai fait ce que j'ai vu

Manet

N'avoir connu l'Italie et Venise qu'à trente-huit ans, c'est une tare. Quel temps perdu pour le bonheur ! J'ai, pour expliquer cette malchance, plus d'une excuse.

Je suis né chez les Cimmériens « bons et vertueux » dont parle Renan — et non loin de la ville où il est né lui-même, à l'extrême pointe de ce petit cap du continent asiatique qu'est l'Europe, là où finit la terre. Dans ma jeunesse, il n'était pas facile d'en sortir. Si je contemplais l'horizon de la mer, je me disais qu'il serait plus simple de m'évader en me lançant sur les flots qu'en leur tournant le dos pour entreprendre un voyage long et périlleux vers l'est. Ce désir d'évasion, je ne l'ai pas connu dans une enfance heureuse, dans un pays qui ne m'offrait que de belles images : le Léon et le Trégorrois où les plages, les églises et les filles sont belles, mais

plus tard, vers dix-huit ou dix-neuf ans, quand la littérature a versé en moi le poison de l'inconnu et du nouveau.

Dans le bureau de mon père se trouvait une grande photographie, dans un cadre doré, où l'on voyait, au bout d'une place immense, une église bien différente de celles que je connaissais. Sa forme trapue, plus large que haute, les dômes arrondis qui la surplombaient m'évoquaient les tentes des grands cirques installés, une fois l'an, sur l'une des places de la ville, où nous allions voir des lions et des chevaux (je voyais un lion et des chevaux prêts à s'élancer, hors de cette église...). Je savais que, jeune homme, c'est-à-dire dans les premières années du siècle, mon père avait fait le « grand tour » avec un ami. Il avait rapporté de Venise cette image de Saint-Marc aux teintes sépia des photographies de l'époque. Je la contempiais souvent, de même que je feuilletais le vieux *Baedeker* qui lui avait servi de guide. Je rêvais de connaître un jour, moi aussi, cette Italie lointaine.

J'ai lu très jeune « La mort de Venise » dans *Amori et Dolori sacrum*. J'étais incapable de goûter — ou simplement comprendre — cer-

taines phrases dans lesquelles Barrès cherche à Venise « ... le roman vaporeux de la mort ». Les « nonnes impénitentes » de Mazzaro, ces « belles complaisantes, sans doute grasses comme des cailles », je ne pouvais pas même les imaginer : je ne connaissais que les ursulines pieuses et maternelles qui m'avaient appris à lire, et les Filles de la Sagesse en charge de la cuisine, de l'infirmierie et de la lingerie au collège où j'étais pensionnaire. L'évocation de Musset, « charmant énergumène », et de son aventure avec George Sand, parlait, elle, à mon imagination, car je savais par cœur des vers de Musset :

Honte à toi qui la première m'as appris la trahison...

Barrès et les écrivains qu'il évoque, Théophile Gautier, Taine, ont connu une Venise déserte et moribonde qui se souvenait encore (la chute de la République s'était produite soixante-dix ou quatre-vingts ans plus tôt, ce qui est peu) de la puissance de la Sérénissime. La Venise actuelle, où l'on ne peut faire un pas sans voir un chantier de réparation d'une église ou d'un palais ; envahie d'un bout à l'autre de l'année par des visi-

teurs venus du monde entier (seules trois ou quatre semaines, au milieu de l'hiver, sont débarrassées des touristes) ; où le commerce est prospère, les canaux sillonnés de vedettes, cette Venise qui a retrouvé une partie de sa vigueur est bien différente du salon désert, aux meubles couverts de housses, qu'était la place Saint-Marc au temps de Barrès et d'Henri de Régnier.

En allant habiter Rennes pendant quatre ans pour y faire des études de droit, je ne m'éloignais pas beaucoup du Finistère. Si je pus connaître Paris, le reste du monde me demeurerait inaccessible. Comment quitter une province qui m'était chère, mais où je commençais à me sentir prisonnier ?

Le service militaire m'en donna l'occasion, en même temps qu'il me rapprochait de l'Italie. Je fus affecté au 3^e régiment d'infanterie alpine, qui tenait garnison à Hyères. Je découvrais la Provence, la Côte d'Azur encore vierge, presque sauvage, les îles du Levant, une mer étale dans laquelle je pus me baigner tout un hiver, la montagne des Alpes-Maritimes et le ski à Cabannes-Vieilles, au-dessus de Nice, école où s'entraînaient les chasseurs alpins des bataillons de la Côte et les éclaireurs-skieurs de mon régiment.

Irions-nous en Italie, au-delà de Vintimille ? Ce rêve, nous le caressâmes plusieurs fois, un camarade du régiment et moi, sans pouvoir le réaliser : l'Europe était alors pleine de bruits de guerre et les voyages devenus difficiles, surtout pour les militaires, souvent consignés dans leurs unités par suite d'alertes successives.

Après les manœuvres de l'été 1939 dans les Alpes et une course avec la section d'éclaireurs, de Beuil à Barcelonnette, par la ligne de crête, je bénéficiai d'une assez longue permission : j'aurais pu amorcer le « grand tour » d'Italie qui parlait avec encore plus de force à mon imagination, depuis que Stendhal était devenu mon auteur préféré. Une navigation dans la Manche avec des amis auprès de qui je m'étais engagé m'obligea à rallier Paimpol, notre port d'attache. Une tempête qui s'éleva au large de la Hague, alors que nous avions mis le cap sur l'Irlande, nous força à chercher refuge dans un bassin du Havre, déjà encombré de voiliers français et anglais. C'est là où nous parvint la nouvelle de la mobilisation générale. Il fallut mettre son sac à terre et rejoindre qui son unité, qui son centre de mobilisation.

La 29^e division dont faisait partie mon régi-

ment fit mouvement et prit position le long de la frontière des Alpes. C'est alors que l'espoir que j'avais de connaître l'Italie allait peut-être se réaliser, de façon imprévue. L'Italie fasciste n'avait pas encore pris son parti dans la guerre déclarée à l'Allemagne par l'Angleterre et la France. Mais le pacte de fer la liait à notre ennemi. Nous pensions que l'armée des Alpes n'attendrait pas la décision de Mussolini et que nous allions envahir le Piémont et la Lombardie. Je me voyais entrer dans Milan et, comme le jeune lieutenant de dragons, mon héros, assister dans une loge de la Scala à une représentation du *Matrimonio Segreto*. Rien de tout cela ne se produisit. L'armée des Alpes resta l'arme aux pieds. La 29^e division fut dirigée peu après vers l'est, laissant, le long de la frontière, ses sections d'éclaireurs-skieurs. Je commandais l'une d'elles. C'est ainsi que je passais toute la « drôle de guerre » à la Colmiane, vallée au nord de la Vésubie. J'étais à la porte de l'Italie sans pouvoir y entrer. Devant moi s'étendait un désert des Tartares pitonnant à trois mille mètres, habité par des isards, aujourd'hui par des loups.

Un matin du mois de juin 1940, alors que nous parvenaient par la radio les nouvelles

désastreuses du front de l'Est, la défaite sur la Somme, la prise de Paris, la ruée des panzers à travers la France, je vis s'approcher de mon poste du Baus de la Frema trois officiers d'Alpini venus de Molières en reconnaissance. Je leur offris le pastis. Ils semblaient déplorer, autant que moi, les défaites françaises. Pas plus que moi, ils ne souhaitaient une guerre entre l'Italie et la France. Le soir même, elle éclatait. Les bombardements d'artillerie commencèrent : accompagnés des coups de tonnerre des orages quotidiens, ils ne cessèrent pas pendant quatorze jours.

Cette guerre absurde a été heureusement oubliée par l'Histoire. Pas par ceux qui l'ont faite. « Commander n'est rien, dit Jean-François Deniau, sauf quand une fois dans sa vie on est seul à commander. » Cette solitude et cette expérience unique, je ne les ai pas oubliées. Ni le pastis bu avec trois adversaires que je n'ai jamais pu considérer comme des ennemis.

Je devais attendre encore douze ans avant d'aller les voir chez eux.

La guerre terminée, la paix signée avec l'Allemagne et l'Italie (j'appris que les arpents de neige qui s'étendaient devant le Baus de la

Frema appartenait désormais à la France, la frontière ayant été déplacée pour suivre la ligne de crête), je n'eus qu'une envie : quitter l'Europe et voir du pays. Mes pas me portaient irrésistiblement vers l'ouest. Cette ligne d'horizon de la mer, contemplée pendant mon enfance, je savais que je la franchirai un jour. Une invitation d'un éditeur canadien décida de mon sort. J'embarquai au Havre au mois de juin 1946 sur un bateau de la Cie Paquet, affrété par la Cie Générale Transatlantique, qui portait le joli nom de la *Désirade*. Dix-huit jours plus tard, après une traversée par la route du sud qui nous mena jusqu'aux Açores, je vis s'élever sur la mer, dans le jour naissant, ces tours fabuleuses que je n'avais vues qu'au ciména. Un port, il faut l'aborder par mer. J'ai été plusieurs fois à New York en avion, quand les communications par la voie des airs furent établies : la vue de Manhattan et du *skyline* que l'on a du taxi qui vous a chargé au Kennedy Airport pour vous conduire à travers Brooklyn jusqu'au centre de la ville ne peut en rien se comparer à celle que l'on découvre, après plusieurs jours de mer, à l'entrée du port. Dans la brume dorée du printemps, New York, ville méridionale qui est à la latitude de

MICHEL MOHRT

Les dimanches de Venise

Depuis plusieurs années, Michel Mohrt se rend à Venise, le plus souvent l'hiver, et passe ses journées à dessiner et à peindre à l'aquarelle des vues de la ville. L'envie lui a pris soudain de raconter ses expériences d'artiste et de changer en encre l'eau des canaux. Anecdotes, rencontres, portraits d'écrivains se suivent dans ces pages qui se veulent libres. L'auteur dit pourquoi il aime Venise, le bonheur qu'il éprouve à en tracer des images, à revivre les journées de plaisir et de travail qu'il y a passées. Peintre du dimanche, tous les jours, à Venise, sont pour lui des dimanches.

nrf



9 782070 745111



96-III A 74511 ISBN 2-07-074511-2

75 FF tc

Extrait de la publication